

L'EFFETTIVITÀ DELL'ERMENEUTICA

Puissances de l'herméneutique

a cura di
Mario G. Lombardo
Alberto Romele

F

Filosofia

FrancoAngeli

I lettori che desiderano informarsi sui libri e le riviste da noi pubblicati possono consultare il nostro sito Internet: www.francoangeli.it e iscriversi nella home page al servizio "Informatemi" per ricevere via e-mail le segnalazioni delle novità

L'EFFETTIVITÀ DELL'ERMENEUTICA

Puissances de l'herméneutique

a cura di

Mario G. Lombardo
Alberto Romele

FrancoAngeli

Il volume è stato stampato con il contributo del Dipartimento di Filosofia, Pedagogia e Psicologia dell'Università degli Studi di Verona.

Copyright © 2011 by FrancoAngeli s.r.l., Milano, Italy

L'opera, comprese tutte le sue parti, è tutelata dalla legge sul diritto d'autore. L'Utente nel momento in cui effettua il download dell'opera accetta tutte le condizioni della licenza d'uso dell'opera previste e comunicate sul sito www.francoangeli.it.

Indice

Prefazione	pag.	7
Georges Charbonneau <i>Herméneutique de la puissance. Puissance et sens</i>	»	9
Jean-Claude Gens <i>Le défi contemporain de la compréhension de la nature</i>	»	22
Claudia Pedone <i>La comprensione di sé: tra immagine e parola</i>	»	35
Stephan Grätzel <i>Herméneutique et poétique philosophique</i>	»	46
Csaba Olay <i>L'être et l'apparence du texte: l'herméneutique de Gadamer</i>	»	54
Carla Canullo <i>La traduzione alla prova dell'ermeneutica</i>	»	66
Akos Herman <i>La traduction gadamérienne et benjaminienne</i>	»	77
Salvatore Giammusso <i>Mente ermeneutica, mente meditativa</i>	»	85
Christian Berner <i>S'orienter sur l'autre. Herméneutique et orientation</i>	»	98
Letizia Coccia <i>Sulle possibilità interculturali dell'ermeneutica: una sfida giapponese</i>	»	107

Timothy Tambassi <i>Ontologia analitica e ontologia ermeneutica. Un confronto possibile?</i>	pag. 121
Antonino Mazzù <i>Comprendere e interpretare in psicologia. Il contributo di L. Binswanger</i>	» 136
Jean-Philippe Pierron <i>Puissances de l'herméneutique et puissances de l'imagination</i>	» 150
Massimo Mezzanzanica <i>Ermeneutica e autobiografia: narrazione, interpretazione e identità</i>	» 165
Silvia Pierosara <i>La relazione tra narratività e dimensione simbolica: togliere per conservare?</i>	» 179
Claudio Paravati <i>Dilthey e l'ermeneutica della struttura. Progetti di una logica ermeneutica</i>	» 192
Augustin Dumont <i>La compréhension au risque de la Bildlehre de Fichte. Réflexions sur les conditions de possibilité d'une interprétation de l'image</i>	» 206
Denis Thouard <i>La puissance des œuvres. Le Rembrandt de Simmel</i>	» 219
Marco Sgarbi <i>Kant e la mente ermeneutica</i>	» 234
Mario G. Lombardo <i>La comunione dei vivi con i morti</i>	» 245
Alberto Romele <i>Ricœur interprete d'Augustin. Sur la notion de verbum in corde</i>	» 270
Indice dei nomi	» 283

Prefazione

Interpretare non è mai solo comprendere qualcosa secondo l'essenza della cosa stessa, e neppure è solo comprendere una cosa dal punto di vista delimitato dell'interesse che l'interprete nutre nei confronti di essa. Interpretare è sempre anche produrre un sistema relazionale dinamico, un modo d'essere attivo della cosa, una sua significanza che la cosa prima non aveva di per sé. La cosa interpretata non rimane identica a com'era prima delle interpretazioni che l'hanno coinvolta. Altri interpreti del significato di quella cosa o della rilevanza di quello stato di cose saranno, spesso inconsapevolmente, influenzati dalle interpretazioni precedenti. Già a partire dalla seconda metà del '700 i teorici dell'ermeneutica osservavano questa connessione effettuale delle pratiche interpretative, ed avvertivano che ogni interpretazione avviene "secondo lo spirito del proprio tempo". Il quale spirito del tempo contiene a sua volta l'elaborazione di tradizioni precedenti.

Neppure l'interprete rimane nella sua vita non toccato dalle interpretazioni che produce. Dalla seconda metà dell'800 in poi si analizzano le forme di implicazione dell'interprete nell'atto di comprendere, e si osserva come non solo il mondo ambiente è trasformato dalle interpretazioni, ma lo stesso interprete costituisce in parte la sua intelligenza e la sua personalità mediante esse.

L'analisi dell'effettività dell'ermeneutica è ormai un campo vastissimo di indagine, con la sua storia e con prospettive problematiche ancora da studiare. Un gruppo di studiosi dell'ermeneutica, operanti in diversi centri universitari e di ricerca europei, che hanno costituito tra loro una rete di collaborazione, il *Reseau International «Herméneutique, mythe et image»*, si sono incontrati il 9-11 settembre del 2010 presso il Dipartimento di Filosofia, Pedagogia e Psicologia dell'Università di Verona per presentare e discutere le loro ricerche su questo tema, invitandovi anche altri studiosi di settori specifici dell'interpretazione. I loro contributi sono offerti in questo libro all'interesse dei lettori.

Mario G. Lombardo, Alberto Romele

Georges Charbonneau

Herméneutique de la puissance. Puissance et sens

À K. Axelos

Sens et *energeia*, ou puissance, sont-ils liés de quelques façons? À le penser, comme nous proposons de le faire, il devient possible d'inscrire le sens dans le mouvement de la vie et, plus encore, de retrouver des caractéristiques cosmologiques à ce sens. Le chemin que nous proposons de baliser a son importance pour une herméneutique fondamentale; il revient en effet à cette herméneutique d'éclaircir la tension entre la vie et le sens, entre le vivant et l'existant.

C'est du registre de la vie que vient cette détermination du sens en termes de puissance. Il y a là un véritable paradigme: sens et puissance sont liés et ce lien est intrinsèque. Il n'y a pas de sens sans puissance. Tout sens fixe une certaine puissance de se tenir et de se projeter, fut-elle réelle ou virtuelle. Le chemin du sens est celui de la puissance de se projeter, en amont (avoir été) comme en aval (d'ouvrir un devenir). L'expression de «force d'un sens» n'est pas une métaphore commode: le sens est véritablement doté d'une caractéristique physique de ce type. Le sens, tel qu'en lui-même, ne peut être compris qu'avec la puissance d'action, *idem est* la puissance, qui le fait exister.

La portée de ce paradigme est considérable pour l'herméneutique, précisément dans sa capacité à porter une philosophie du vivant. Le paradigme laisse en effet entendre que ce champ du sens dont nous sommes le porteur ou le berger, n'échappe pas au mouvement du monde. Il en est un moment; moment, en tant qu'unité de physique, à l'intérieur d'un champ de forces dessiné ici comme champ de sens. L'homme est un passeur de sens à l'intérieur du champ de force qu'est le monde.

Avant d'analyser de quelle façon la puissance et le sens sont entrelacés, il importe de préciser de quel «sens» nous parlons. Nous sommes bien dans le registre phénoménologique et herméneutique et non pas dans celui, sémiotique, de la signification qui désigne le sens comme une unité d'information suffisamment définie pour pouvoir être déposée ou transmise. La problématique qui se déploie dans ce travail est celle de l'appréhension¹ du sens en lui-même, au

1. Une appréhension qui se veut simplement opératoire et non pas absolument déterminante.

plus proche de sa source phénoménologique, et non pas des modalités par lesquelles il est déposé et repris dans le langage ou dans toutes les expressions culturelles. Pour autant, nous ne prétendons pas dire ce qu'«est» ce sens en son ipséité (engager un tel projet relève de la gageure philosophique) mais seulement éclairer comment le sens se tient lui-même.

À travers cette question sens-puissance, c'est la vie du sens qui sera au cœur de notre exposé: sa manifestation, sa marche, à savoir son mode de déploiement, la façon qu'il a de se tenir, de s'aboutir, de s'accroître ou mourir, ce qu'il semble chercher, ce qu'il vise, pourquoi il peut se déployer et s'éteindre. C'est également son action, comment il rencontre les données élémentaires et ce qu'il en restitue. Nous mettons volontairement une sorte de naïveté naturaliste dans cette description de la vie du sens, laissant dire le «comme si» du sens, à la façon d'une entité que nous laissons vivre en nous ou en dehors de nous, ou encore à la façon d'un animal que nous élèverions. L'homme, berger du sens? Oui, résolument. Ce qui s'énonce ici est rien de moins que la simple déclinaison de la formulation ontologique heideggerienne. Plus encore, l'homme est gardien du *logos* en tant que *hauteur du sens*.

1. L'action du sens

Nous avons donc renoncé à dire ce qu'«est» du sens, et plus exactement son «pourquoi». Par contre, dire l'action du sens, dire la physique du sens, son «comment» il s'exerce et se tient; voilà le premier chemin qu'il semble possible d'emprunter. Ce parcours est balisé par l'idée aristotélicienne d'une physique de l'âme², d'un intellect praxique, actif, pratique. Cette idée éclot sur fond de la pensée présocratique, toute entière pétrie de l'idée de *cosmos*, de fluence et de force; et plus précisément, d'une intuition matérialiste, celle du *cosmos* comme champ de force, tantôt fini tantôt infini. Dans la généalogie philosophique précise du paradigme ici exposé, si nous devons nous y attarder, on retrouverait une inspiration parménidienne particulière avec cette idée que le sens capte du possible-devenir; là où il y a du sens, c'est qu'une *trace de devenir* a été mise à jour.

Cette action du sens est décrite fort simplement comme une *physio-logie* du sens, une mise à jour des mouvements du sens. Voir de l'action à la source du sens n'est pas aisé. La tâche demande de se situer, fût-ce pour quelques éclairs, dans une sorte d'amont de tout sens où sa nouure constitutive peut se trouver révélée et de saisir la nature de la force de lien en jeu. En restant dans l'ordre de la détermination formelle, on peut donner trois caractéristiques à cette *physique* du sens:

2. Aristote, *De motu animalium*. Cf. A. Laks et M. Rashed (dir.), *Aristote et le mouvement des animaux*, Presses Universitaires du Septentrion, Lille 2004.

A) *Un sens, tout d'abord, est une connexion de vie appréhendée. C'est une corrélation tenue et tendue en vue d'une institution de réalité*

Corrélation tenue et tendue simultanément en elle-même et par la détermination qui la vise; il faut expliciter cette formulation. L'acte de conscience, lui-même énergie, isole une énergie différenciée³. Tenir c'est conjurer une dispersion à l'aide d'une énergie qui doit sans cesse s'approfondir ou s'attester. Son attestation réside dans le maintien de cette tension. Le sens tient et tend ensemble; voilà sa première détermination physique. La tension maintient l'écart ou l'opposition⁴. Ceci posé, ce que le sens tient et tend est moins aisément discernable. De quels ordres sont les objets de conscience tenus ou tendus, rassemblés dans cette expérience de sens? Ce sont une partie et une totalité vécue. Tout sens dessine une esquisse de relation partie-totalité ou partie-ensemble. L'ensemble est suffisamment vaste pour faire monde. Au plus près de ce que le langage permet d'exprimer, on ne peut désigner cette totalité sans introduire une dimension anthropologique, à savoir d'interrogation sur la relation de l'homme à toute totalité, à tout monde et à son monde. Tout sens est en effet un sens de monde. Sens de monde est le nom entier et véritable du *sens*.

On pourra dire ainsi que ce qui est tenu est un fragment de monde, une esquisse de mondéité dévoilée, un fragment de configuration formelle, susceptible de rencontrer des épreuves de contenus afin d'être généralisé. Tout sens tend à rencontrer sa généralisation en vue d'instaurer sa réalité.

Un sens est une prononciation, tant positive que négative, d'une corrélation⁵ ou d'une institution, arrachée à l'indétermination, concernant une relation à une totalité. C'est la prononciation d'un élément de configuration stable (virtuellement de réalité), quelle que soit le statut de cette configuration, que celle-ci soit imaginaire, en projet, en volonté ou effective.

Cette tension du sens est l'effet d'une triple action, d'un triple mouvement phénoménal: le sens, pour advenir, a dû appréhender une totalité et une partie et, surtout, maintenir ce qui les sépare d'une façon active. Voilà le moment physique de sa constitution, par quoi ce qu'il doit porter peut prendre une marque de puissance. Prenons deux exemples de sens pour entrevoir cette première physique du sens: celui d'une maxime morale et ensuite celui, plus exigeant, d'un éprouvé pathique.

Le sens d'une maxime morale est la prononciation esquissée d'un lien formel de réalité, d'un lien tendu, permettant d'appréhender virtuellement des

3. La force de vie du Comprendre rencontre de la force de vie. Dans sa structure extensionnelle, le Comprendre voit en même temps ce qui est tenu et la force, montante ou déclinante, de cette tension.

4. Cette tension pourrait être dite en ce sens dialectique si les deux *tenus et tendus* étaient de même niveau mais ils ne le sont pas; l'un est une partie, l'autre un tout.

5 Comprendre le connu. C'est une des grandes intuitions de l'herméneutique d'A. Boeckh que de montrer que nous ne pouvons comprendre que ce que nous avons corrélié, mis ensemble. Le fond des choses ne peut que lui échapper. Seul ce qui contient de l'action peut faire objet de savoir. L'homme ne peut comprendre que ce qu'il a préalablement institué.

nouveaux contenus. Il vient d'un champ de signification et s'est noué lui-même d'une certaine énergie qui l'autorise à exercer sa validité dans d'autres champs. La portée de cette maxime morale s'annonce bel et bien comme une puissance d'embrassement. L'embrassement est ici le fondement d'une réalité, pour autant que ce sens *se soit retrouvé* au décours de son exercice. La puissance de ce sens moral est sa capacité à rencontrer le réel pour l'instaurer. Un sens est alors une force, une contrainte, qui réduit la dispersion infinie des corrélations pour n'en retenir physiquement qu'une palette restreinte, voire une seule et unique effectivité. Cette force de restriction suppose une relation phénoménologique élaborée, sélectionnée, élue vis-à-vis de la réalité. Elue, c'est à dire ayant accepté une extraction de l'indétermination, une sélection préalable, et s'efforçant de la contenir par une distance de réalité⁶.

Il n'en va pas différemment d'un sens pathique, par exemple celui d'une douleur ou d'une joie. Dans sa teneur même, c'est une proposition formelle de corrélation partie-tout issue d'une situation particulière. Un sens pathique restitue une proposition de position de monde dévoilant la totalité telle qu'elle semble être. Il contient un fragment de description de monde et la position de monde en lequel l'homme se situe. Depuis son exclamation, son cri peut-être, le sens tente de rencontrer des nouveaux champs de significations pour se valider, s'attester de ce qu'il porte. Le cri pathique est une adresse à tous pour dire «le monde s'est dévoilé ainsi!». Le travail de ce cri, si on peut utiliser ce terme, est de s'essayer dans ces nouveaux champs, de proclamer sa pertinence au delà du moment où il s'est découvert. S'il parvient à traverser de nouveaux champs en s'attestant lui-même, il aura ainsi conforté son institution. Le devenir de ce sens pathique peut se penser en ces mêmes termes de puissance ou d'*energeia*, si étrange que cela puisse paraître. Pathique ou autre (gnosique selon le vocabulaire d'E. Straus), l'énergie que porte ce sens est-elle susceptible de transformer d'une façon stable notre sentiment de monde ou va-t-il s'épuiser dans un oubli soit significatif (il aura alors consolidé la conscience d'horizon qui l'aura absorbé) soit peu significatif ou non significatif? Cela nous ne pouvons le déterminer⁷; par contre, ce que nous pouvons savoir, c'est uniquement comment *il peut en aller* du sens.

B) *Le Se-retrouver lui-même du sens*

Considérons ensuite le sens dans une physique encore plus externe, indépendamment de ses teneurs de contenu (la physiologie du sens rejoint sa phénoménologie). Un sens est un certain appel de réalité voulant s'éprouver lui-même en se confortant de nouvelles extensions ou applications. Le sens ne peut s'attester que de sa rencontre de nouveaux champs de signification, risquant

6. Cette distance de réalité est parfois nommée distance symbolique.

7. Cette détermination est renvoyée à la validation de ce sens en termes de contenu: cela est mis phénoménologiquement à part.

dans chacun d'eux l'évanouissement ou la disjonction de ce qu'il tient. Le sens est une corrélation dotée d'une énergie *en vue de se retrouver lui-même*. Le sens travaille sa force pour s'appeler lui-même. Le sens, selon la célèbre formule diltheyenne puis heideggérienne, ne cesse de s'enquérir de ce qu'il est, de la validité de ce qu'il éprouve. Le sens cherche en sa dynamique propre à s'explicitier, en l'occurrence à se valider à l'épreuve de sa rencontre effective de réalité. Sa manifestation consiste en ce fait qu'il doit se risquer à l'épreuve de nouveaux champs de signification. Son mouvement intentionnel vers les champs de signification n'est rien d'autre qu'une quête de la validité éventuelle de ce qu'il est.

Le sens, tension formelle, veut rencontrer et mettre en forme de la réalité, sans être disloquée par cette réalité. La possibilité de sa dislocation ou de son évanouissement est ce qui le pousse à parfaire son énergie, à s'élaborer plus rigoureusement encore, à s'approfondir. C'est le propre d'un sens que de pouvoir se retrouver au décours de ces épreuves de réalité, de tous les «vouloir dire» que son énergie de conquête rencontre. La façon dont il se retrouve (soit validé, et renforcé, ou disqualifié, et alors, évanoui) est une autre question. Il doit s'attester de cette rencontre sans s'être dispersé. Le sens cherche à travers son *Deuten*, son «veut dire» à retrouver et valider la puissance de l'intuition originnaire qui le porte. Ce sont les épreuves de ce «veut dire» qui le constituent, l'attestent en amont de ce qu'il traverse. Tout sens cherche en son aval à confirmer voire à accroître la puissance qui lui a permis de traverser un premier champ de signification. Se confirmer, s'accroître, se valider: il en va ainsi de la marche du sens.

C) Limite du rapprochement sens et puissance

Si cette caractérisation formelle-physique du sens à partir de sa puissance semble pouvoir être portée assez loin, elle va pourtant rencontrer divers obstacles inhérents à la «texture» du vivant et à celle du sens.

Le vivant et l'existant n'obéissent pas aux mêmes règles. Sur un point fondamental, déjà, la vie du sens se différencie de la vie de la vie ou de la marche de la vie. Toute énergie tend à se disperser à l'épreuve des champs qu'elle rencontre et rien ne l'oblige à s'accroître, à se conserver au service d'elle-même. Cela différencie vie et sens. Le sens, en tant que toujours celui d'un existant, cherche à établir sa continuité dans une certaine séparation, une certaine différence avec l'indétermination ou le non sens. Sa continuité est tout son sens. Il cherche à se retrouver singulièrement (pour lui seul) au décours de ses métamorphoses, se travaillant pour cela en amont de lui-même (ressources historiques) comme en aval de lui-même (possibilités d'application). La volonté de puissance est de cet ordre, de celui du sens, qui suppose l'éloge de la singularité envers et contre tout, et non de la vie. Elle est de l'ordre de la force d'être, une force singulière, distincte de celle de la vie. La vie, elle, ne cherche nulle-

ment à s'accroître, mais plutôt à se diffuser, à se disperser⁸, à se fondre dans un ensemble. Elle se moque de l'individualité ou de l'ipséité qui la porte, pourvu qu'elle la porte. La vie ne connaît pas la singularité mais l'interchangeabilité complète.

La vie est au service de son *cosmos* et c'est son énergie de niveau cosmologique qu'elle tente de préserver. Elle passe à travers chacun pour se faire porter. La vie ne cherche que des bons porteurs, effecteurs ou transmetteurs interchangeables de son énergie. La réplication virale en est un exemple: elle va directement au codage informationnel d'une cellule pour faire inscrire sa propre réplication comme nouveau programme génétique. Allons plus avant dans cette différenciation en posant explicitement la question centrale: l'énergie ontologique (*idem est* la force d'être, la teneur d'être) est-elle de l'ordre de la vie? L'est-elle au sens plein de ce que signifie être? Il est impossible de donner une réponse univoque à cette question.

À un premier niveau d'analyse, on peut dire non sans la moindre hésitation. Le sens est une différenciation, une singularité et en cela, il s'oppose à la nébulosité indifférenciée de la vie⁹. Le sens est l'effet d'une distance élaborée à son propre compte¹⁰. Ainsi se protège-t-il de la métamorphose infinie de la vie, qui se pose aussi bien sur une individualité que sur une autre. L'énergie ontologique procède-t-elle de la vie? Oui, sans doute tout comme l'arbre et le fruit procèdent d'un sol. Mais être ne se résume pas à ce dont on procède. L'énergie ontologique est une contrainte de la vie détournée au service du Un. Cela l'oppose au cosmologisme de la vie: celui-ci fait du Un du *cosmos* son point de rencontre ultime, contre le Un du sens. Le Un anthropologique, celui de la présence humaine, est alors nié par ce Un cosmologique.

En cela, le sens est toujours décalé de la vie: toujours à côté, en amont et au décours de l'expérience de vie. C'est pour cette raison que la vie sera toujours source de notre étonnement. Notre existence se pose devant la vie; elle peut même voir la vie venir en elle, la célébrer, en jouir mais aussi s'en éloigner. C'est à cette réalité énigmatique de la distance entre sens et vie que tente de répondre l'inquiétude existentielle: l'existence peut s'enquérir ou se regarder elle-même parce qu'elle n'est pas la vie, parce que la vie n'est que son seul espace de déploiement. Le Vivre et le Mourir ne sont pas des événements d'existence mais du vivant. Nous ne pouvons les questionner que parce qu'ils ne sont pas absolument inhérents à notre être. Nous nous enquerrons de ce que nous sommes au-delà de «l'entre naître et mourir». Ce que nous avons été nous importe bien au-delà de cet événement du vivant qu'est notre mort. Et si une preuve devait se donner de cette inadéquation du vivant et de l'existant, elle serait bien là.

8. Se disperser n'est pas s'abolir mais aussi constituer un fond sédimenté, le valider, lui donner plus de sens.

9. On peut se rapporter à tous les travaux de M. Heidegger sur l'herméneutique de la vie facticielle. Cf. M. Heidegger, *Grundprobleme der Phänomenologie (WS 1919-1920)*, GA LVIII.

10. Cf. P.-E. Schmit, *Heidegger et L'idée de la phénoménologie comme science originare de la vie*, in *Le Cercle herméneutique* (revue), 2 (2004).

2. La qualitativité de la puissance

Dans cette action du sens, il n'est pas de physique sans puissance. Ce qui précède a permis de mettre en place cette corrélation entre sens et puissance. Il faut s'attarder maintenant sur les différents aspects de cette puissance, tant quantitatifs que spécifiquement qualitatifs et notamment herméneutiques. La puissance d'un sens, à l'instar de celle d'un discours, n'est pas une donnée qui dévaluerait qualitativement ce sens. Ne voyons rien de seulement mécanique, de simplement ou seulement quantitatif¹¹ à cette manifestation de l'*energeia*. En effet, la puissance du sens est éminemment qualitative. Et cela de deux façons: elle a pré-pensé ses obstacles et connaît ses limites ou, en l'occurrence, ses champs de pertinence. Elle tient sa force de ce qu'elle connaît, de son «essence», à savoir de son adéquation à son objet; ainsi va-t-elle s'exercer «à bon escient». L'adéquation à son objet est une pensée réflexive de son intention.

A) *La qualitativité de cette puissance du sens est remarquable*

L'accroissement qualitatif du sens permet, à force de travail, de sélection, de conformation à ses buts, d'embraser sans se trouver disloquée des champs de signification de plus en plus hétérogènes et difficiles. Les champs de signification sont en l'occurrence des champs de traduction pratique de ce sens. Ce sens doit pouvoir en effet se conjuguer, c'est-à-dire se traduire à tous les modes, à tous les temps et dans tous les registres, pour se valider et ainsi, comme nous l'avons vu, attester une réalité. Sa validation lui permet alors toutes sortes de lectures possibles, lectures en réserve pour des «terrains de signification» difficiles. Et lorsque tous les champs de signification recensés auront été traversés par ce sens, sans que ce dernier en soit affecté en retour, une certaine expérience de réalité aura été instaurée et validée.

La puissance d'un sens hautement travaillé, hautement accru, permet son ramassement en des formes de plus en plus économiques, épurées afin qu'elles soient mieux opératoires. Il ne suffit pas en pratique d'être hautement motivé ou convaincu (cela reste psychologique et non pas dans l'ordre du *logos* qui est bel et bien le nôtre), il faut surtout, en toute humilité, avoir pensé la force d'une idée dans ses capacités et ses limites. Alors la puissance du sens est parfaitement légitime.

Cette puissance du sens est éminemment qualitative en cela que, précisément, elle veut connaître sa finitude, ses limites de pertinence. La force du sens consiste en son économie; elle ne s'épuise pas dans des œuvres inutiles, ne se

11. Cette quantitativité du sens existe dans la vie humaine. Alors elle ne pense pas ses buts et ne fait qu'écraser ce qu'elle rencontre. Elle prend la forme des impositions idéologiques ou dogmatiques, des forçages préalables de sens sous divers effets de contraintes. En ce cas, le sens est déjà dit d'avance: il ne fait aucune expérience de validation. Ce forçage de sens est différent de celui que la volonté (volonté d'acte isolé ou de projet d'existence) peut imposer. Celui-là, animé par son dessein, est éminemment qualitatif.

disperse pas sur des terrains qu'elle n'est pas capable de traverser, de traiter ou de contenir. Cette force du sens restitue la capacité de ce sens à s'exercer dans la sélectivité de sa pertinence.

B) Plus encore, nous pouvons avantageusement considérer que l'accroissement du sens, constitutif de la puissance du sens, est une exploration de la profondeur phénoménologique du réel

Tout sens se doit d'avoir déjà entrevu cette profondeur pour se poser devant elle, sans quoi sa puissance serait happée par de l'indéterminé, du non-reconnu, de l'inextricable, du non-dominable, etc. Son indétermination ou sa mal-détermination l'expose à l'enlèvement ou à la dispersion, tout comme une armée peut s'épuiser dans des reliefs, des pièges ou des combats pour lesquels elle n'est pas adaptée ou préparée.

L'indétermination est le véritable piège vivant d'un sens. Elle réalise l'équivoque. Elle révèle son défaut qualitatif de puissance. Piège réalisé: lorsqu'il a fonctionné, en l'occurrence qu'un sens n'a rien à dire, c'est que la qualitativité du sens s'est trouvée prise en défaut. Le sens est une affirmation au dessus des flots de son indétermination, toujours prêts à l'engloutir. Cette qualitativité du sens est entièrement constituée par la connaissance de sa finitude. La puissance d'un sens résulte de sa pré-connaissance des champs de significations où elle peut aboutir. Remarquons que cette propriété d'un sens que nous désignons par sa clarté est, bel et bien, une qualité de ce registre.

Sans reprendre à notre compte tout l'esprit de la philosophie cartésienne du langage, notamment celle de J. C. Dannhauer et J. Clauberg¹², mais sans en récuser l'intuition centrale, il faut accorder un moment d'attention à cette idée de clarté du sens considérée dans le registre de la puissance. Clarté et puissance sont consubstantielles. Est claire ce qui peut traverser intact (distincte, inaffecté) un champ pratique ou de signification. Et pour le traverser en restant intact, il a fallu que son *energeia* ai pensé ses fins (et seulement elles) aussi bien que ses limites, ses modalités, etc. sans laisser de résidus, d'incompris, d'insignifiants, de non déterminés; sans laisser tous ces matériaux sémantiques résiduels capables de prendre soudainement leur autonomie et de distordre le mouvement initial qui le porte. La clarté et avec elle sa sœur, la simplicité, sont constituées d'une propriété qualitative de la puissance, celle de pouvoir rencontrer électivement son champ effectif¹³. Alors la puissance ne se dispense qu'à bon escient. Bon escient c'est à dire en touchant sélectivement ce qu'elle peut

12. Cf. J.-C. Gens (dir.), *La logique herméneutique du XVII^e siècle*, J.C. Dannhauer et J. Clauberg, Le Cercle herméneutique éditeur, Argenteuil 2006.

13. Cette clarté se fait aussi à travers le travail de la langue d'accorder l'action à son champ pratique. L'économie de la formulation est l'effet de l'accord préalable et méticuleux de la langue à son champ pratique humain. Sa précision est celle du lexique spécifique des actes qu'elle a préalablement discerné.

et doit toucher. Bon escient encore de ne dispenser que l'énergie nécessaire à cet accomplissement. La clarté est belle car elle est économique; son action s'exerce en ne nécessitant aucune adaptation, en ne produisant aucun résidu incompris ou équivoque.

Il y a une haute économie énergétique dans la clarté du sens: la propriété de clarté résulte du travail d'avoir pensé son aboutissement en sorte qu'au terme de son accomplissement, la même énergie demeure d'accomplir, c'est-à-dire de traverser sereinement d'autres champs de significations. Il en va ainsi, par exemple, de la clarté d'un sens moral. Comme tout sens, il est guetté par son enlèvement, sa dispersion, son amoindrissement. Autant de risques qui renvoient à une impréparation, à des impensés, tant de soi, de sa propre détermination ou de sa propre volonté, que de son champ d'action. Il n'y a clarté que dans une certaine hauteur du sens institué vis-à-vis de ses contenus. Le sens de cette hauteur est difficile à expliciter; la grâce de la clarté est d'avoir suffisamment pensé son objet pour que l'action de s'y rapporter soit immédiatement décisive, d'un seul geste, sans reprise. Il n'y a hauteur que par la réserve de puissance de ce sens et la clôture immédiate de l'acte qu'elle permet.

3. Herméneutique de la puissance

Une des implications de ce paradigme est de permettre une certaine herméneutique de la puissance, comme devant éclairer la constitution réciproque du sens et de celle-ci. Pour autant, l'idée d'une herméneutique de la puissance pose de nombreuses questions.

Il paraît utile de les systématiser. Nous proposons de les aborder en trois points: pourquoi une herméneutique de la puissance? La puissance se voit-elle d'une façon univoque? Peut-on concevoir un sens sans puissance et à l'inverse toute puissance fait-elle sens? Jusqu'où cette idée peut-elle être conduite? À ne voir du sens qu'en sa *physiologie*, ne rencontrerions-nous pas le risque double d'un réductionnisme biologisant du sens ou d'un impensé de la réalité? Où est le phénomène humain dans cette *bergerie du sens*?

A) *Que peut apporter cette caractérisation du sens en terme de puissance?*

L'éclaircissement du chemin conjoint de la puissance et du sens autorise à mieux voir le sens et la marche du sens dans un champ de signification. Voir le sens et voir la puissance servent à éclairer l'un et l'autre. Ce que le sens a trouvé, ce dont il s'est constitué, est une puissance. Il a isolé un îlot de force, de puissance, pour qui, du même fait, du devenir est ouvert, ou a eu lieu, pour qui du déploiement s'offre, du futur est accordé. Si toute puissance ne se donne pas immédiatement en sens, cette herméneutique de la puissance laisse à penser, tout au moins, qu'elle deviendra sens, si elle demeure, d'une façon ou d'une autre. Si l'éclaircissement de la puissance doit aider à voir le sens, elle se doit elle-

même de pouvoir déjà être discernée! Voilà le sens pyramidal d'une *herméneutique de la puissance*.

Plus encore, l'effectivité découverte aide à penser la puissance qui l'a porté. Tout champ de monde est un champ de force. Encore faut-il discerner cette puissance, en identifier la forme¹⁴ et voir son effectivité, le résultat de cette puissance. Voir une transformation, par exemple, c'est mettre en lumière le jeu de force qui l'a rendu possible. Encore faut-il avoir discerné les champs de significations où cette puissance s'exerce! Le travail d'identification de la puissance est celui de son action; il demande à dégager son actant, l'effet de l'action, le champ de signification où cette action s'exerce, les fins de cette puissance, etc. Ce sont en réalité toutes les modalités d'une physique de l'action. À cette tâche est utile une herméneutique de la puissance qui devient de ce fait une herméneutique de l'action.

La conscience, nous le savons depuis G.B. Vico et J. G. Droysen, est infirme à voir le fond des choses. Elle ne peut saisir que l'action ou les transformations, ce qui a été créé, modelé, construit. Il y a une affinité de la conscience avec l'*energeia*, non seulement par ce que la conscience voit du sens mais aussi par ce qu'elle perçoit son histoire en termes de puissances émergentes ou déclinantes. Elle voit le *tenu ensemble* d'un fragment d'ordre dans le désordre ou de désordre dans l'ordre. À chaque fois, ce que la compréhension établit est l'histoire du mouvement puissance-action: son émergence tentant de s'instaurer ou l'esquisse de son déclin, annonçant l'évanouissement éventuel de son *tenu-ensemble*. La vie du Comprendre va vers la vie qui se manifeste, dans son expansion ou son rassemblement comme dans son retrait ou sa dispersion.

Ce que cherche la pensée, elle-même énergie de différenciation, est le descellement de la puissance de germination d'un sens, sa capacité historique à recomposer un nouveau monde, à reprendre le devenir, à ouvrir ou fermer un futur. La pensée voit très vite l'ouverture et la fermeture¹⁵; elle saisit l'inflexion, l'allure, la tournure disant cette direction de sens. Elle tâte la puissance en devenir¹⁶. Elle traque les sens latents, endormis, inactifs, tous ces sens susceptibles de se réactiver, de se réveiller, de reprendre force d'acte dans d'autres contextes, dans d'autres configurations, d'autres mondes. Elle recherche aussi les signes de moindre force d'une puissance, du déclin, et plus encore ses limites¹⁷.

14. On peut s'éclairer des travaux de Philippe Charles Forget sur ce point. Dans son texte inaugural *Giordano Bruno et l'annonciation de l'immense de l'infini* de la seconde série de *L'art du Comprendre (Giordano Bruno et la puissance de l'infini*, n. 11-12, Avril 2003), ce thème réapparaît constamment.

15. La musique est une parfaite illustration du paradigme sens-puissance, autrement dit champ de sens-champ de force. La musique, notamment symphonique, exprime une relation sens-mouvement, quasiment explicite et intégrale.

16. Ainsi, à travers le sens dont nous sommes le gardien, l'*energeia* du Un-Tout veille à sa préservation.

17. Par exemple, ce que nous faisons maintenant en nous efforçant de définir les limites du paradigme rendant équivalent puissance et sens.

Penser un sens, c'est penser sa portée; et la portée est bel et bien un autre nom de la puissance. Et donc penser la portée d'une idée, comme on parle de la portée d'une flèche, c'est penser ses limites.

Le travail du sens, de son approfondissement, est une confrontation à ses limites. L'herméneutique de la puissance rejoint ici celle de l'impuissance. Plus encore, il est possible de soutenir valablement que toute pensée d'un sens est pensée de sa puissance pour instaurer un réel. Le réel, et sous son autre nom, le vrai du sens, est ce qui est capable de rencontrer effectivement (c'est à dire sans se trouver disloqué) tous les champs pensables de signification. À ce titre, L'apport d'une herméneutique de la puissance est considérable. Elle accompagne l'éclaircissement du chemin du sens à travers la vie.

B) La puissance se voit-elle d'une façon univoque?

Si une herméneutique de la puissance est nécessaire, c'est que la puissance ne se manifeste pas d'une façon univoque et explicite. Et de fait, elle ne se laisse pas lire à tous regards. Elle doit être phénoménalisée. Tentons de comprendre les divers ordres d'obscurité qui empêchent sa lecture.

Déjà, à un niveau fondamental, la puissance peut être différenciée de l'*energeia* qui la précède. Nous les avons confondu jusque là par commodité didactique mais il est nécessaire maintenant de les différencier. Une philosophie approfondie de la puissance se doit de distinguer *energeia* et puissance. L'énergie n'est pas le *dynamis*. Au fondement de l'ontologie aristotélicienne est cette affirmation que l'*energeia* précède la possibilité¹⁸. La possibilité s'anime de l'énergie dont elle dispose. Il ne suffit pas que l'énergie soit; encore est-il nécessaire que nous puissions la maîtriser (l'étendre, la séquencer) en possibilité. C'est un début de phénoménalisation qui lui permet de devenir possibilité. On peut ensuite considérer (ou refuser de le considérer) que cette possibilité de toute chose précède la réalité. Donc que le plausible précède le réel. C'est la thèse heideggerienne¹⁹. Elle incite à penser la réalité à partir de ses points limites. C'est dire si l'intrication *energeia*-puissance-réalité est complexe et demande une herméneutique.

Plus concrètement, voir la puissance n'est jamais simple car elle est ensermée dans d'autres puissances d'ensemble, cela dans ce champ de force qu'est le champ du sens. Si la puissance n'était qu'une puissance de projection ou de destruction de ce qui est à un moment donné, il n'y aurait pas lieu d'en parler. Le lion est puissant dans son champ d'action et la chose n'a pas à être pensée davantage. Ce qu'il manifeste est une forme particulièrement figurale de la puissance mais elle ne représente nullement la forme centrale de la puissance

18. Cf. G. Chiurazzi, *Temps et Justice: de la réversibilité idéale à l'irréversibilité de l'existence*, in *Le cercle herméneutique* (revue), 13-14 (2010), p. 67.

19. Selon la Célèbre formule «plus haute que la réalité s'érige la possibilité» dans *Être et temps*.